

Préface

Les écrivains et écrivaines n'ont pas à demander la permission aux historiens pour inscrire leurs histoires dans un cadre historique, comme l'écrivait déjà en son temps Alexandre Dumas, pour qui l'important était de donner de « beaux enfants » à l'histoire, sous forme de romans... Étant moi-même historien de la peine de mort, les aventures décrites dans les pages qui vont suivre ne pouvaient que m'intéresser. Que le lecteur se rassure, les faits rapportés ci-après sont fictionnels. Mais qu'il s'inquiète et s'étonne aussi : la fiction permet de mettre en mouvement des idées, des situations, des propos présentant une certaine plausibilité... Les représentations des années 1920 et 1930 peuvent nous paraître aujourd'hui dures, excessives, voire révoltantes, comme ce l'est pour bon nombre de consciences depuis le XIX^e siècle. Mais gardons-nous de l'illusion rétrospective et de nous penser plus sages à notre époque : cela ne fait qu'un peu plus d'une quarantaine d'années que la France a cessé de posséder « une justice qui tue » et le mélange explosif du fait divers,

de la presse et de la justice reste aujourd'hui encore tout aussi détonnant.

Pour rendre cette part d'exotisme temporel à une époque qui nous est encore proche, Florence Tachaires ne s'est pas reposée sur sa seule imagination. Elle s'est nourrie d'autres ouvrages, d'autres articles, qu'ils soient romanesques, documentaires ou scientifiques, dont les miens, et je l'en remercie. Sur la grâce, sur les procès d'assises, sur le fonctionnement journalistique, sur la vision des femmes criminelles, la narration pourra prendre différents rythmes, connaître des rebondissements, mais en conservant constamment un souci de crédibilité. C'est souvent ainsi que naissent les œuvres : à partir de lectures antérieures.

Puisse cette lecture inspirer à son tour d'autres œuvres, d'autres fictions, et d'autres curiosités.

PAR NICOLAS PICARD,

historien, docteur de l'université Paris-1
Panthéon-Sorbonne, auteur
de *Le Châtiment suprême. L'application
de la peine de mort en France (1906-1981)*,
institut universitaire Varenne, 2018

Prologue

Novembre 1928

Ses jambes se dérober. Ses mains glissent sur les cannelures d'une colonne. Un genou à terre, puis deux. L'effroi le paralyse. Il tente de se redresser. Une déchirure le jette au sol. La vue du sang.

Lavoir va s'inquiéter.

Le froid de la pierre traverse son manteau. Un pied s'agite dans le vide. Détails futiles qui l'éloignent de la vie. Les contours d'un chapeau effleurent son visage. Le battement d'ailes d'un parfum frôle ses narines. Encore elle... Si près. Il cherche à tendre un bras, mais une lassitude l'oblige à renoncer. Pitié. La peur du condamné. L'odeur du sang. L'éclat d'un couteau à la lame effilée comme le couperet de la veuve noire. Un nouveau coup, dans les côtes. L'horreur saisit sa gorge, ses tempes, son ventre...

Un dernier assaut lui arrache un râle obscène. Le goût du sang. D'une main, il cherche à contenir le flux qui s'échappe de son cou et se répand comme celui du

supplicié. Il perd le compte des blessures comme celui des exécutions auxquelles il a assisté. Son pouls ralentit. Le sang file entre ses doigts relâchés. La résignation du condamné. Il s'attend à voir se dérouler sa vie aux portes de la mort, mais rien ne se passe. La lame frappe et frappe encore... La juste sanction, la dernière pensée de Bernard Davon, le regard noyé dans le cosmos.

1

Juillet 1929. Il fait trop chaud, Bordeaux paresse et sa Garonne flâne. Une horloge sonne un coup. Jeannette Routier lève les yeux sur la place Gambetta. Son regard suit un couple élégant qui traverse l'emplacement où se dressait la guillotine pendant la Révolution. Rejetée de place en place, la veuve noire a fini sa course, derrière les murs du fort du Hâ.

Jeannette attend l'heure de rencontrer le rédacteur en chef du quotidien le plus populaire de la région. Pour l'occasion, elle porte une robe grise qui dissimule sa maigre silhouette. Pas de seins. Pas de hanches. Pas de mollets. D'ailleurs, sa tante compare son profil à celui d'une limande, poisson plat qu'elle se refuse désormais à manger. Un moyen de garder à distance une image que son physique affiche avec indifférence. Ordinaire, juste ordinaire.

Assise à la terrasse du Grand Café, elle s'imprègne de la ligne éditoriale de *La Belle Garonne* en lisant un article sur un assassinat. Huit mois plus tôt, la maîtresse d'un marin condamné à mort a frappé un avocat géné-

ral de onze coups de couteau. Odette Dubreuil a tué Bernard Davon dont le réquisitoire a conduit les jurés à réclamer la tête de son amant. Étrange affaire... La seconde partie du papier évoque le fils de la victime, responsable de la rubrique artistique du quotidien. Un malaise a expédié le jeune homme en convalescence dans un sanatorium pour une durée indéterminée. Jeannette y voit pour elle une chance d'assurer l'intérim. En conclusion du texte, une phrase lapidaire : « Justice sera faite. » Signé : Antonin Lavoisier. Jeannette replie le journal d'un mouvement sec. En se levant, elle renverse le verre qu'elle n'a pas touché. Une multitude d'éclats rebondit sur les pavés derrière elle. Sa tante prédirait sept ans de malheur.

Elle avance, anxieuse malgré la promesse d'un nouveau départ dans le sac serré sur sa hanche. Elle doit réussir à tout prix. Que sera sa vie sinon ? Reprendre un train pour une ville inconnue sans chance de devenir reporter. Même si Jeannette n'a pas l'ambition de diriger un quotidien comme la célèbre Séverine, première femme journaliste française, morte cette année ; elle sait qu'elle devra se battre contre les préjugés pour exercer le métier qu'elle a choisi.

Quelques minutes plus tard, elle pénètre dans l'antre du chef de rédaction à *La Belle Garonne*. Une horde de journaux couvre le sol et les meubles. Louis Vergnes a le teint buriné des grands voyageurs. Cependant, la montagne de papier crie à l'immobilisme. Jeannette est prête à parier que ses sorties sont aussi rares que ses

cheveux. Mais surtout, elle s'inquiète parce que la lettre de recommandation de Léo Obi, son professeur de l'université de Genève, ne produit aucun effet sur lui.

—C'est toujours un plaisir de recevoir des nouvelles de ce cher Léo. Un rêveur incorrigible, dit enfin Vergnes d'une voix flegmatique.

Bouche pincée, il se lève. Son pantalon marron brille aux genoux et un bouton manque au bas de sa chemise chiffonnée. Alors Jeannette observe la main en train de tracer une ligne dans l'espace. Pas d'alliance ! Elle l'aurait juré. Une tenue vestimentaire ne ment pas.

Vergnes se penche puis furète sous la fenêtre. Il grommelle, inspecte une autre pile de journaux jusqu'à trouver un exemplaire bleu qu'il brandit. Tout en parcourant la première page, il livre d'un air attendri sa première rencontre avec Léo Obi. Il avait convaincu un obscur écrivain girondin d'accepter la publication de ses alexandrins dans la revue du Suisse.

—Ne faut-il pas être un peu poète dans notre métier, mademoiselle ?

Une mèche de cheveux noir corbeau se colle à sa joue plate quand elle acquiesce. Il dit d'un ton navré :

—J'ai peur que Bordeaux, où l'actualité ronronne, ne vous ennueie très vite.

Jeannette se trémousse sur son siège. La transpiration court le long de sa colonne vertébrale comme une colonie de fourmis. D'une voix vibrante, elle réplique avoir pourtant ressenti une frénésie urbaine dans les

pages locales. Et c'est justement cette énergie qui lui manquait cruellement.

Il croise alors les mains et ferme les yeux.

—Le reportage exige de l'inspiration, du talent et du flair. En avez-vous ?

Elle répond dans un souffle.

—Le journaliste est un produit spontané. Êtes-vous un être électrique ?

Elle n'a rien de commun avec la foudre, même si sa franchise lui joue des tours. Il enchaîne.

—Si l'on naît poète, on naît aussi journaliste.

Il repousse la lettre de recommandation et penche en avant son visage usé par les ans. Aucune université ne peut créer un reporter. Il ne la retient pas. Elle le fixe de ses yeux sombres sans bouger.

—Monsieur Vergnes ! s'exclame-t-elle d'un ton pincé. Je suis née journaliste et mes études à la faculté de Genève me rendent opérationnelle. Laissez-moi faire un essai. Je sais qu'il vous manque quelqu'un, je l'ai lu dans un article écrit par un certain Antonin Lavoisier.

—Un reporter malade n'est pas un verre brisé, mademoiselle. Mon équipe n'aimerait pas que je remplace l'un des siens avec autant de désinvolture.

Ce que Jeannette redoutait le plus est en train de se passer. Il se lève, mais elle s'obstine. Elle garantit des portraits originaux dans lesquels elle mettra en lumière les conséquences des valeurs et des actes qui changent des destinées. Les histoires de vie produisent du lien

avec les lecteurs et donnent du sens aux événements. D'ailleurs, ses articles à l'université ont fait bondir la popularité du journal des étudiants. Ce qui est vrai... jusqu'à cette tragédie qui l'a obligée à fuir Genève, mais ça, elle ne le dit pas.

—Personne ne vous reprochera de créer un poste qui n'existait pas, insiste-t-elle. Je serai votre première journaliste-portraitiste, et vous ne le regretterez pas.

Le lendemain matin, la fumée de la cigarette de Jeannette s'évanouit devant l'entrée du journal. Louis Vergnes a consenti à faire un essai sans lui attribuer de mission. Il espère que l'arrivée d'une tête féminine remontera le moral de son équipe. Jeannette suivra le chroniqueur judiciaire dans son travail. Et justement, elle se demande si Antonin Lavoisier est à l'image de ses articles, vaniteux et pontifiant. Elle se dit aussi qu'elle trouvera bien le moyen de mettre en pratique ses compétences. Si elle se voyait assurer la rubrique artistique, elle préférerait la couverture des événements sportifs. Elle possède des atouts, comme une course remportée à l'aviron et son esprit de compétition. Quoi de plus excitant que d'admirer des athlètes en plein effort ? Elle sourit en écrasant son mégot avec la pointe de sa chaussure. Sa tante dirait que seules les femmes de mauvais genre fument dans la rue.

—On y va, je suis pressé, lui dit un géant en fonçant à l'intérieur de l'immeuble sans se présenter.

Elle suppose qu'il s'agit d'Antonin Lavoisier. Il se dirige déjà d'un pas rapide vers la partie la plus bruyante du

bâtiment à deux étages. Dans son sillage, les effluves entêtants d'une eau de Cologne. Son costume clair rappelle à Jeannette le complet porté par son père en été. De dos, la carrure de l'homme impressionne, mais de face, le visage anéantit l'effet. Tous ses traits s'affaissent, joues tombantes, paupières plongeantes, bouche figée en un rictus, et au milieu de ce magma, une lumière jaillit de ses yeux comme à la sortie d'un puits.

Les rotatives tournent à plein régime. Quatre monstres de trois étages crachent du papier couvert d'encre puis le coupent et le plient dans un vacarme ignoré des agents absorbés par le bon déroulement des opérations. L'esprit de Jeannette chancelle sous l'assaut des essences chimiques. Les machines monumentales impriment de leur sang noir la substantifique moelle des vies, le superflu est dissous dans une odeur huileuse. Un visage passe devant ses yeux. Une fois, deux fois, dix fois. Un homme jeune au regard franc et au col de chemise boutonné. Qui est-il ? Qu'a-t-il fait pour se retrouver à la une du journal ?

—Un bagnard en cavale qu'on vient d'arrêter, commente Lavoir.

La visite se poursuit au pas de charge. Le reporter se borne à nommer les différentes parties de l'immeuble sans autre explication, elle est censée connaître. Elle soutient difficilement le rythme, le visage de l'évadé imprimé sur les rétines. Des gouttes de sueur perlent sur son front et elle s'inquiète de commencer sa

première journée de travail dans une robe à la fraîcheur discutable.

—Service des abonnements, photogravure, reportage photographique.

Elle acquiesce, à bout de souffle. Le bruit des matrices en action remplace le boucan des machines. L'effervescence retombe à peine. Atelier de composition. Enfin, il s'arrête. Service des expéditions. Elle se tamponne le front avec un mouchoir en dentelle. Il se tourne vers elle.

—Que des femmes...

Le regard circulaire de Jeannette s'arrête sur deux hommes en blouse grise.

—Les chefs, mademoiselle, les chefs.

Puis ils pénètrent dans une salle. Un crépitement ininterrompu oblige Lavoisier à élever la voix.

—Je ne te présente pas le télégraphe Baudot, mille six cent soixante-dix mots à l'heure.

Au retentissement d'une sonnette, l'excitation gagne Jeannette. Dans la pièce, trois sortes d'émetteurs-récepteurs s'agitent, un employé règle son appareil afin de le synchroniser avec un second à l'autre bout du monde. Un technicien pianote sur un clavier à touches tandis qu'un texte sort d'une imprimante électrique.

Jeannette s'émerveille devant l'univers de l'information auquel elle appartient désormais.